



Marjorie Opuni-Akuamo (en bas à gauche) de la « Bloomberg School of Public Health » à Baltimore (USA) étudie les répercussions sociales du sida en Afrique du Sud. Vues du port et de l'Université du Cap et photos d'enfants dans les régions de recherches.

Photos : Marjorie Opuni-Akuamo, Bernhard Matuschak (1)



Une citoyenne du monde en Afrique du Sud

A peine sortie du régime de l'apartheid, l'Afrique du Sud a dû affronter l'épidémie du sida. Le pays est en effet l'un des plus touchés par le VIH. Grâce à l'aide du FNS, la chercheuse Marjorie Opuni-Akuamo étudie les répercussions sociales de la maladie.

J'ai conscience depuis ma plus tendre enfance du lien existant entre pauvreté et maladie et de l'importance d'un système de santé efficace pour une société. J'ai vécu les six premières années de ma vie dans la banlieue privilégiée de Lausanne, la ville d'origine de ma mère, où tout fonctionnait sans problème. Puis mes parents ont déménagé à Bawku, une petite ville du nord du Ghana et tout a soudain changé. Mon père, lui-même originaire du Ghana, y dirigeait un hôpital. A 17 ans, je suis arrivée aux Etats-Unis où j'ai étudié et obtenu un diplôme en « économie internationale et en études africaines ». Double citoyenne suisse et ghanéenne, je travaille actuellement à ma thèse à l'école Bloomberg de santé publique de l'Université Johns Hopkins de Baltimore dans l'Etat du Maryland.

Je m'intéresse depuis longtemps déjà aux conséquences du sida dans les pays en développement ou émergents. Pour moi, la question-clé est de savoir comment il est possible de limiter les répercussions économiques de l'épidémie. De nombreuses études ont déjà été faites sur les groupes de population affectés par le sida et le VIH, mais rares sont celles qui s'attachent aux conséquences de la maladie pour la génération plus âgée. J'aimerais combler cette lacune grâce à mon travail en Afrique du Sud. Je m'intéresse à l'influence de la morbidité et de la mortalité des adultes de 18 à 48 ans sur le bien-être des personnes âgées. Au stade actuel des études de terrain, il n'y a pas encore de résultats concrets.

Il est toutefois possible d'évaluer dans quelle mesure ils pourront être utiles pour la société sud-africaine: le décès des enfants et des petits-enfants entraîne de lourdes conséquences pour la population âgée, bien que celle-ci soit rarement touchée directement par le sida. Les descendants constituent en effet une sorte de prévoyance vieillesse pour les parents et grands-parents. On vit dans des ménages communs et les jeunes subviennent aux besoins des aînés.

L'Afrique du Sud est le pays du monde qui compte le plus grand nombre de porteurs du VIH. J'ai développé mon approche économique au KwaZulu-Natal, la province la plus touchée, à l'est du pays. Je ne procède pas moi-même au relevé des données, mais je me base sur des enquêtes déjà existantes, menées notamment par l'Université du KwaZulu-Natal. Et des séjours de plusieurs mois m'ont déjà permis de connaître la réalité du pays.

Je voyage volontiers et je suis convaincue qu'il y a des endroits charmants dans tous les pays du monde. Pourtant, la région du cap de Bonne-Espérance avec ses paysages très variés et son histoire mouvementée m'a particulièrement impressionnée. Mais ce qui me fascine le plus ce sont les gens. Bien qu'ils aient subi longtemps un régime de discrimination raciale, les Noirs ont toujours été disposés à tendre la main vers une réconciliation. Il me semble particulièrement injuste et cruel que l'Afrique du Sud ait été touchée par l'épidémie du sida en 1993, alors que le pays se libérait enfin du joug de l'apartheid. J'espère que mon travail influencera la discussion politique et contribuera à atténuer les répercussions de la maladie sur tous les groupes sociaux touchés.

Propos recueillis par Bernhard Matuschak